FRANK, Günter, SELDERHUIS, Herman J., LALLA, Sebastian, *Melanchthon und der Calvinismus*

Philippe Büttgen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/597>

DOI : 10.4000/ifha.597

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Philippe Büttgen, « FRANK, Günter, SELDERHUIS, Herman J., LALLA, Sebastian, *Melanchthon und der Calvinismus* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/597> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.597>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

FRANK, Günter, SELDERHUIS, Herman J., LALLA, Sebastian, *Melanchthon und der Calvinismus*

Philippe Büttgen

- 1 « Calviniste », comme le rappelle H. J. SELDERHUIS (p. 46-47), est une insulte forgée par les luthériens contre ceux qui, aux XVIe-XVIIe s., se désignaient pour leur part comme « réformés ». Il est certes bon de rappeler que, des conflits religieux du XVIe s., ceux qui mirent aux prises les deux confessions protestantes ne furent pas les moins virulents. De fait, la dernière venue des confessions modernes déclencha à partir de 1550 une spectaculaire aversion : les calviniani étaient des fatalistes, parce qu'ils professaient la double prédestination ; des scolastiques, parce qu'ils ne lisaient pas littéralement les paroles de l'Eucharistie ; des fanatiques, parce qu'ils retournaient les images et chassaient les exorcistes. Mais « calviniste », l'injure, renvoie encore à autre chose. Pour la mémoire confessionnelle très régulée des luthériens, caractérisée entre autres par l'hommage rendu au « bienheureux Docteur Martin Luther », la souplesse des réformés avait de quoi dérouter. De Genève à Dordrecht, de Heidelberg à La Rochelle, cette vaste mouvance ne s'intéressait pas particulièrement à ses Pères fondateurs, ou plutôt elle s'en reconnaissait plusieurs, dont précisément Luther, dans la conviction qui l'animait de représenter l'héritage authentique de la Réforme, celui d'une purification de l'Église menée jusqu'à son terme. Pour ceux qui parlaient de « calvinistes », il s'agissait donc de fixer quelque part cette cible mouvante, de préférence le plus loin possible des autorités qu'ils se reconnaissaient eux-mêmes.
- 2 Dans ce jeu des mémoires qui s'apparente aussi à une course à l'héritage, l'enjeu principal a toutefois moins porté sur le glorieux aïeul, Luther, que sur Melanchthon, le neveu méthodique. Cela dit toute l'importance du volume publié par G.F. et H.S. à partir d'un des colloques tenus annuellement dans la ville natale du Praeceptor Germaniae, Bretten. Si nombre d'études, sur des points précis d'histoire des doctrines théologiques (théologie des sacrements, théologie trinitaire, théologie de la prédestination), rencontraient le problème, aucune jusqu'ici ne semblait l'avoir posé pour lui-même : «

le plus proche collaborateur de Luther a joui dans le premier calvinisme d'un prestige exceptionnellement élevé » (Ch. STROHM, p. 135), à la mesure des évolutions notées dans l'évolution intellectuelle de Melanchthon à partir de la décennie 1530. Avec la parution en 1540 de la version amendée la Confession d'Augsbourg (*Confessio Augustana variata*), Melanchthon devint une figure confessionnellement amphibie, porteuse de la légitimité des commencements luthériens, mais ouverte à des révisions dont l'histoire se confond avec celle des débuts des Églises réformées. En vérité, c'est peut-être d'abord à propos de Melanchthon que s'est formée la différence dont il vient d'être question à propos des mémoires confessionnelles : d'un côté, toute inflexion doctrinale était immédiatement interprétée comme l'indice d'un reniement ; de l'autre, elle était saluée comme la marque d'un ralliement compris moins comme un changement de camp que comme la continuation d'une dynamique qui était celle de la Réforme elle-même.

- 3 Les contributions publiées par G.F. et H.S. ne s'aventurent certes pas à suggérer une réponse à la question de savoir si Melanchthon, au fil des conflits qui après 1550 ont traversé son Église (crise de l'Intérim, querelle synergiste, etc.), a fini « calviniste » ; elles convainquent néanmoins de l'intérêt qu'il y a à la repenser, et à trouver de nouveaux outils plus adéquats à sa formulation. Les moments de crise les plus aigus sont réexaminés, à commencer par l'expulsion des théologiens « philippistes » de Saxe en 1574. Dans une étude minutieuse qu'on peut à plusieurs égards considérer comme le centre du recueil, Th. MAHLMANN apporte du nouveau sur l'histoire de la catégorie de « crypto-calvinisme » qui fut forgée à ce moment, apparemment en riposte à l'accusation de « crypto-flacianisme » lancée depuis Wittenberg ; Melanchthon peut alors bien apparaître au moins comme un « précurseur du crypto-calvinisme » (p. 173-230).
- 4 Il est vrai que tout constat d'une évolution de Melanchthon vers des positions réformées, ou même calvino-compatibles, souffre d'un biais considérable. L'ampleur des divergences dogmatiques avec Luther est très difficile à mesurer, dès lors que c'est à Melanchthon lui-même qu'avait été confiée, dès 1521 dans les *Loci communes*, la formalisation de la nouvelle foi, et que Luther lui-même ne renia rien des versions des *Loci* qu'il put lire jusqu'à sa mort en 1546. C'est pourquoi nombre de contributions du volume doivent procéder de façon indirecte, en privilégiant, plutôt que la comparaison doctrinale proprement dite (illustrée néanmoins à propos de la doctrine du concile chez Melanchthon et Calvin [M. BECHT] ou de la théologie trinitaire [G. FRANK]), une analyse des procédures humanistes (R. FABER) et scolastiques (W. VAN'T SPIJKER) de la construction du savoir théologique chez Calvin, Melanchthon et leurs disciples respectifs, en lien avec leurs conceptions de l'enseignement académique (K. MAAG) et les transformations de la référence aristotélicienne dans la méthode théologique jusqu'à Zabarella (J. ROHLS). L'enseignement de l'éthique dans les universités et académies réformées constitue un domaine supplémentaire dans lequel l'empreinte laissée par Melanchthon se laisse bien mesurer (Ch. STROHM). Pour le reste, on peut se demander ce que la comparaison aurait donné dans des domaines moins formalisables comme celui de la piété (voir p. ex. le livre de Martin H. Jung, *Frömmigkeit und Theologie bei Philipp Melanchthon*, Tübingen, Mohr, 1998). L'orientation « scolastique » ainsi imprimée au volume – au sens d'une histoire du phénomène scolastique dont le projet, entièrement assumé par les éditeurs [p. 7], répond par ailleurs très bien à l'une des principales exigences de la recherche aujourd'hui – concourt à mettre l'accent sur une période relativement tardive (le recueil va jusqu'à Voetius [†1676], avec l'article

d'A. J. BECK) dans l'espace européen septentrional (Saint-Empire, Provinces-Unies), au détriment particulier de la première diffusion des Loci communes dans les milieux « évangéliques » français de la décennie 1520 et de son rôle dans la formation de la doctrine calvinienne. Sur le terrain même qui a été choisi, l'intérêt renouvelé pour la question « Melanchthon et le calvinisme » donne toutefois une illustration de plus de l'inventivité institutionnelle et doctrinale caractéristique de la tradition réformée, sa plasticité et la profondeur de son creuset, comme c'est le cas dans les deux bonnes études qui examinent les modalités de présence de la théologie de Melanchthon dans le Catéchisme de Heidelberg de 1563 (L. D. BERMA, H. J. SELDERHUIS). Ce faisant le recueil, en plus de combler un réel vide dans l'histoire des doctrines théologiques, suggère des voies pour insérer celle-ci dans une cartographie plus globale des interactions confessionnelles à l'époque moderne, de leurs puissances et de leurs blocages.

- 5 Philippe BÜTTGEN (Centre National de la Recherche Scientifique)